

NOS CONTEURS CANADIENS

Nous extrayons de la préface d'un ouvrage qui doit paraître prochainement, le fragment qui suit, sur le conte et les conteurs au Canada. C'est une véritable primeure, car c'est la première fois qu'un travail quelconque est fait sur cette matière.

Pendant longtemps, le conte et la légende ont été nos seules productions littéraires. C'est d'ailleurs ce qui a constitué le commencement des lettres chez tous les peuples.



P. de Gaspé, fils

veille-France, notre immense contrée, avec ses fleuves géants, ses lacs énormes et ses forêts profondes, devait paraître enveloppée de mystère. D'autre part, l'état d'âme des colons, leur naïveté, leur foi sincère, la sauvagerie des lieux et leur émouvant caractère de grandeur, l'éloignement de la mère-patrie et des



P. de Gaspé, père

fées ; ils admirèrent et exagérèrent leur influence. Nous étions alors aux beaux jours des superstitions générales communes à tout un peuple. Nos prêtres avaient beau s'efforcer de déraciner ces mauvaises herbes, ils n'y parvenaient que lentement. Par leurs efforts multipliés, l'ins-



J.-C. Taché

Nos pères n'avaient ni le temps ni les moyens de faire des livres ou des journaux. Et puis, il fallait bien satisfaire ce besoin de merveilleux et de léger qui git au fond de toutes les civilisations nouvelles. Ce peuple neuf, dont les sensations n'avaient pas encore été émoussées, pouvait se contenter de peu.

A l'aurore de la Nou-



Alp. Poitras

centres civilisés, tout cela ne pouvait manquer d'influencer ces courageux enfants de France qui traversaient les mers pour venir fonder une nation dans un pays vierge.

Nos ancêtres virent donc réellement, à cette époque, les revenants, les feux-follets, les lutins, les loups-garous, les sorciers et même les



Faucher de St-Maurice

truction s'est enfin répandue, le progrès de la civilisation a jeté ses lumières dans les esprits, nos mœurs ont évolué, nos croyances se sont modifiées et de nos jours la légende et le conte qui étaient la conséquence de la superstition, menacent de se perdre irrémédiablement.

Depuis quelques années, nos écrivains ont tenté de sauver de l'oubli plusieurs de ces contes d'autrefois, qui plaisaient à l'âme candide de nos pères, et les jeunes générations ont pris un plaisir extrême à leur lecture. Le nombre de ces productions est déjà assez considérable pour nous permettre de dire que



H. Beaugrand

une forme littéraire et grammaticale, mais cela a enlevé aux récits leur caractère de vérité et les a rendus un peu ternes, ou plutôt un peu quelconques.

A ce genre appartient Philippe de Gaspé, fils, A. Poitras et Faucher de Saint-Maurice. A la seconde manière, qui nous semble supérieure à la précédente, appartiennent Philippe Aubert de Gaspé, père, puis J.-C.



Wilfrid Larose

terroir, à conserver la couleur locale, le fait typique, l'idiome, on dirait presque le geste qui en font tout le prix.

Il convient cependant d'ajouter ceci : c'est qu'avec Fréchette, Beaugrand et de Montigny, le conte est ordinairement joyeux ; il est sentimental avec François et ironique avec Larose. Chacun y a mis un peu de son tempérament.

Néanmoins, je ne veux pas dire que ces auteurs se sont condamnés à faire entendre toujours la même note, mais simplement qu'il me paraît y avoir une note dominante dans leurs œuvres et que c'est celle que je signale.

Maintenant, ai-je bien saisi la différence qui les distingue ? Mon choix a-t-il été judicieux ? Ai-je bien nommé ceux qui sont nos vrais conteurs canadiens, par le fond et la forme, c'est-à-dire par ce quelque



Louis Fréchette

notre histoire littéraire devra consacrer un chapitre à ce genre, parce que plusieurs de nos meilleurs écrivains l'ont jugé digne de leur attention.

Pour présenter leurs récits au public, nos conteurs ont adopté différents modes ; les uns ont pensé les enjoliver en leur donnant



Françoise

Taché ; mais elle n'atteignit son plein développement qu'en ces dernières années avec Fréchette, Beaugrand, François, Larose et L. de Montigny.

Ces écrivains se sont surtout attachés à rendre à notre conte sa physionomie exacte, à lui donner la saveur du



Louvigny de Montigny

chose de caractéristique qui fait que leurs contes ne pourraient s'appliquer à un autre pays ou à un autre peuple ?

En tous cas tel a été mon but, et tel a été le résultat de mes recherches et de mes analyses.

E. J. Massicotte

LA COLOMBE DE L'ARCHE

EPISODE DE LA GUERRE DU TRANSVAAL 1881

...Le capitaine Berger se dressa sur ses étriers et, promenant ses regards autour de lui, essaya de percer l'amoncellement confus de rocs et de broussailles, l'inextricable débale où le détachement hollandais cherchait vainement un chemin qui lui permit de rallier le gros des troupes rassemblées à Spitz-Kop, sous les ordres du général Joubert.

Le soir tombait. On s'était battu tout le jour, et les Boers, coiffés du large feutre, la carabine à l'épaule, chamarrés de cartouches, cheminaient péniblement, le front bas et la jambe lourde, accablés de fatigue, de chaleur et d'inquiétude. Dans un mouvement de retraite de l'armée, débusqués des hauteurs de Spitz-Kop par les Anglais du général Colley, ils s'étaient trouvés rejetés dans le massif montagneux, coupés de leurs compagnons ; et, depuis ce temps-là ils erraient au hasard ; la bataille devait être terminée maintenant ; les coups de feu qui les guidaient avaient cessé, et la nuit rapide des contrées tropicales noyait d'ombre les bas-fonds.

Vers huit heures, le capitaine Berger et ses trente compagnons, ayant dévalé par un ravin presque à pic, se trouverent brusquement sur le seuil d'une vaste plaine. Derrière eux, les cimes de montagnes se fondaient dans les ténèbres d'un ciel orageux ; à droite et à gauche, d'épaisses forêts s'étagaient, enserrant de beaux pâturages, et descendant jusqu'aux bords d'une rivière qui luisait dans l'ombre comme une lame d'acier bleu. Des brumes laiteuses voilaient les étoiles et roulaient lentement les unes sur les autres bien qu'aucun souffle n'agitât l'air immobile ; la chaleur était accablante. Les roseaux géants du marais s'agitèrent tout à coup et des masses énormes surgirent à grand fracas des eaux bourbeuses.

Les soldats s'arrêtèrent et s'assirent ça et là ; les éléphants, troublés dans leur bain, regagnèrent pesamment la forêt. Tout à coup un homme se leva et dit :

— Je vois une lumière !

— J'entends le canon ! ajouta un autre.

Tous regardèrent et écoutèrent. Un point lumineux trouait les ténèbres et se réfléchissait dans l'eau. Un sourd grondement retentissait au loin, dans le silence de la nuit, la petite troupe marcha vers le feu signalé et bientôt la masse noire d'une grande maison basse se profilait devant eux, sur le ciel. Le capitaine poussa son cheval jusqu'à la porte et heurta le lourd vantail de la croisée de son Winchester. La lumière qui brillait derrière une vitre, s'éteignit soudain ; un volet s'entr'ouvrit et un canon de fusil s'allongea hors du mur comme un serpent.

— Qui va là ! demanda une voix rude, en hollandais.

— Amis, répondit l'officier.

Le fusil disparut. La serrure grinça ; la porte roula sur ses gonds et trois personnes apparurent aux yeux des soldats : d'abord un vieil homme, tout blanc et tout cassé, qui s'appuyait sur un lourd fusil de munition ; puis une femme, très vieille, elle aussi, tout effarée, et tenant entre ses mains tremblantes une lampe qu'elle élevait ; derrière les deux paysans, une jeune fille — une vraie Hollandaise, blonde et rose, aux yeux bleus, qui se tenait toute droite, très fièrement.

Pleins de joie, ils accueillirent les soldats.

— Femme, dit le paysan, dresse la table ; et toi, Catherine, va-t-en quérir le fromage et la bière.

Elles obéirent très empressées. Le vieux referma